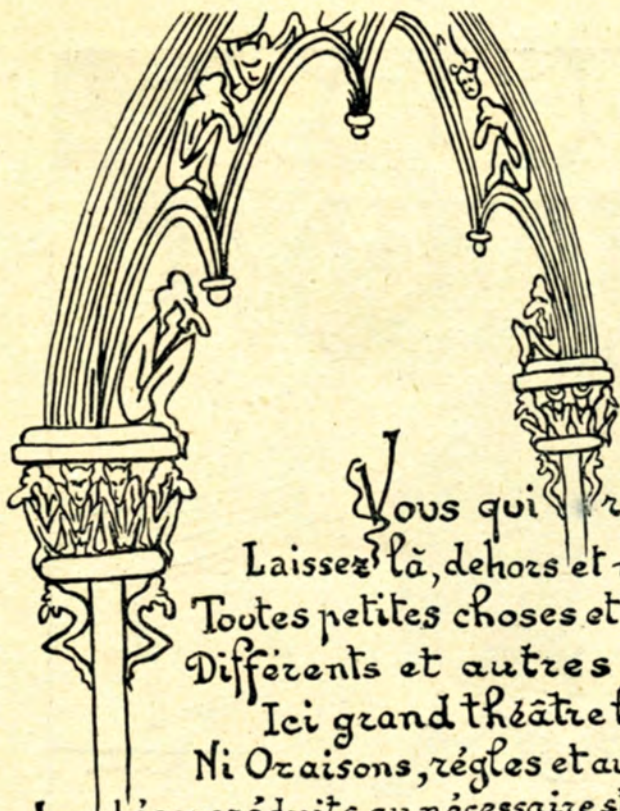


Ça file doucement



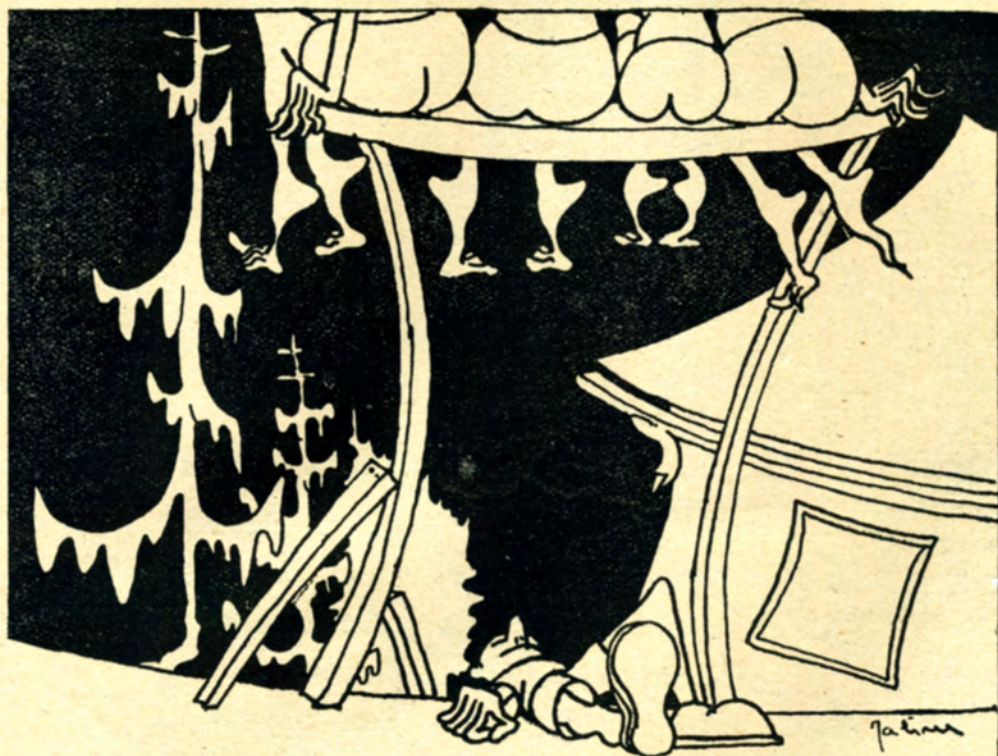
JOURNAL DU COLLÈGE CÉVENOL, CHAMBON-SUR-LIGNON (Haute-Loire)

NUMÉRO 5 - MARS 1948



Vous qui rentrez céans
Laissez là, dehors et non de dans
Toutes petites choses et mesquineries
Différents et autres vileries .
Ici grand théâtre hétéroclite
Ni Oraisons, règles et austres rites
Les décors réduits au nécessaire stricte
Les sapins, le soleil sur son orbite
L'air du temps au pupitre
Attention! voilà les pitres
Musique! gaie ou triste?
Mais terriblement gaie
Car Ils jouent pour la Paix....
Peut-être ce n'était
Qu'une plaisanterie sinistre.
Car la terre tourne, Ecclesiaste dixit...
Ceux d'en haut se précipitent
En bas ils remontent et ainsi de suite...

«Et priez Dieu que tous nous veuille absoudre»



A - PROPOS D'ÉCHAFAUDAGES . — 10 heures $\frac{1}{2}$!

GRAND RAPPROCHEMENT INTERNATIONAL — .

Présentation

Ceux et celles qui ont participé au camp de construction du Collège Cévenol pendant l'été 1947 n'ont pas besoin qu'on leur présente ces souvenirs d'une quinzaine d'entre eux. Mais pour les autres lecteurs de ces pages, et en particulier pour les élèves et les amis du Collège Cévenol, voici quelques mots d'introduction.

Les jeunes qui sont venus au Chambon l'été passé n'étaient ni des gamins ni des estivants. Plusieurs d'entre eux avaient connu les prisons et les camps de concentration, d'autres avaient servi dans les troupes régulières ou dans celles de la résistance, il y avait parmi eux des étudiants plus ou moins fortunés, et aussi des travailleurs gagnant durement leur vie. Tous ils étaient venus pour servir, pour construire. Et le résultat de leur travail, dont ils parlent peu, parce qu'ils n'aiment pas se vanter, on peut le voir à Chaumier et à Luquet : 2 nouvelles maisons préfabriquées, dont une posée sur un rez-de-chaussée en ma-

çonnerie, 5 maisons peintes extérieurement et 4 intérieurement, 2 terrains de sports commencés dans les prés et au flanc de la colline, une piste de ski que d'autres volontaires devaient terminer avant la tombée de la neige.

L'idée d'un tel camp vient de Pierre Cérésole et de son Service Civil International pour la Paix, « l'armée des hommes sans haine » : rapprocher les hommes dans le dévouement pour construire et faire vivre, et les vacciner ainsi contre la haine, contre la folie qui pousse à détruire et à tuer.

Et nous voulons que l'œuvre à laquelle ils se sont dévoués, pour laquelle ont été faits tant de généreux sacrifices, le Collège Cévenol, contribue aussi à faire souffler dans le monde l'Esprit qui a animé le camp et dont vous pourrez discerner la présence vivifiante dans ces pages.

Edouard THEIS.

Tentative d'explication d'un Enthousiasme

C'est là un sujet bien délicat à traiter que celui du succès du camp de cet été. L'enthousiasme répugne en effet à se voir couché sur du papier et renfermé dans les limites anonymes d'un raisonnement; il risque fort de s'échapper, et le retrouverai-je l'été prochain? C'est pourtant bien une explication que l'on m'a demandée. Tâchons donc de dire le « pourquoi » de cet afflux toujours croissant de campeurs (sinon de travailleurs), de ces départs de jour en jour remis et si souvent provisoires.

Deux buts soigneusement interdépendants avaient été donnés à ce camp par ses organisateurs et ses penseurs: le premier, construire des maisons pour loger le Collège Cévenol; le second, donner à la paix l'occasion de se trouver des serviteurs parmi les campeurs des nombreux (pas assez, hélas!) pays rassemblés sous les grandes tentes pyramidales marquées U.S.

Il serait vain de s'étendre trop sur l'accomplissement du premier but. Il y a des photos, et il y a surtout actuellement six maisons suédoises construites par des intellectuels, pour la plupart, dont le maladroit coup de marteau qui tombait aussi bien sur leur doigt ou celui du voisin que sur l'arête d'une planche, dut être considéré comme un coup de marteau de professionnel. Ce fut d'ailleurs là l'un des grands sujets d'étonnement de ces nombreux curieux qui mobilisaient par matinées et après-midi entières les quelques initiés à l'histoire du Collège.

Là où il n'y avait, un an auparavant, que pins et genêts, il y a maintenant 100 collégiens, qui, autour de leur directeur et de sa famille extensible, travaillent, dorment et chahutent au milieu de planches, treetex, carreaux, lavabos et ampoules électriques laborieusement assemblés et ordonnés par plus de 300 bonnes volontés. Certes, il y a encore à

faire, mais notre but commence à s'accomplir : le Collège se touche, se voit, sert et il est notre collège.

Et maintenant quel a été le résultat de ce camp dans le domaine international? Nul, aurait-on pu dire en nous voyant vivre, il n'y eut ni défilé bras autour du cou des campeurs anglais, italiens, belges et français, ni aucune manifestation de fraternité artificielle telle qu'il y en a eu au fameux Jamboree de la Paix. Mais là n'est pas la source de l'entente entre les peuples. Je crois, au contraire, pouvoir dire que nous avons découvert le véritable internationalisme. Je serais arrivé au Jamboree, on m'aurait dit : « Tu es dans la tente x du sous-camp alsacien, et tu vivras avec un Zoulou, un Philippin, un Américain et un Canadien ». Au Chambon on ne m'a rien dit. Je me suis installé sous ma tente avec un ami français. On m'a fait travailler au terrain de sport, non parce que j'y rencontrerai un Turc ou un Néozélandais, mais parce qu'il y avait du travail au terrain de sport. Et je me suis ainsi, mis à travailler et à vivre avec des gens qui n'étaient pas les Américains ou les Italiens, mais Fitz ou Giovanni.

Nous ne nous comprenions pas toujours? Qu'importait; nous avons découvert que nous pouvions vivre ensemble, malgré les différences de langue, malgré les chemises à carreaux des Américains et le col glacé rigou-

reusement cravaté de Stuart ou de Christophe. Encore un camp de ce genre et je pense que nous ne pourrions plus dire : les Américains sont de grands bébés, amusants et souvent un peu trop insouciant (comment peut-on d'ailleurs mettre cette délicate insouciance au rang d'un défaut?); les Italiens sont gentils, ils ne chantent pas mal les chansons sentimentales; les Anglais sont des morceaux de glace, « pas toucher ». Non, nous ne donnerons plus de ces étiquettes aussi absurdes que générales, mais nous dirons de John, de Tom ou de n'importe quel autre étranger que c'est un type épatant, un imbécile ou un rigolo, comme nous le disons de Pierre ou de Paul. Nous aurons pu, en effet, passer outre à toutes ces difficultés de langues, de mentalité et d'éducation et voir ainsi, en fonction même de ces différences, les qualités et les défauts d'un de nos camarades, et non de tous ceux de l'autre côté d'une frontière bien déterminée. Nous y sommes presque et je suis sûr que l'an prochain nous aurons fait un pas de plus dans ce sens.

Et l'enthousiasme? Il est dans le fait que je viens d'écrire ceci sans faire de brouillon, et comme jama's je n'ai fait un devoir. D'ailleurs si mon explication ne vous suffit pas, je vous donne rendez-vous à l'été prochain, sous la petite tente blanche, près de la place Edouard-Theis.

Daniel HOLLARD.

La Fable du Collège Cévenol

Il y avait une fois, au temps où les hommes étaient fatigués d'avoir trop détruit et trop souffert, deux hommes bons. Ils avaient essayé d'aider les faibles, et ils avaient toujours condamné les systèmes employés par les hommes méchants, qui, luttant entre eux pour une parcelle de terre, chacun au nom de la liberté, avaient amené tant de malheurs à tous, et surtout à ceux qui, comme eux, cherchaient à apporter la paix entre les peuples. Ces hommes bons s'appelaient Trocme et Theis. Dès que la guerre des armes cessa, ces hommes pensèrent que pour rendre la paix plus durable, il fallait rapprocher les peuples et montrer qu'il n'y avait plus au monde ni vaincus ni vainqueurs, mais seulement des frères disposés à s'entraider pour l'œuvre de reconstruction morale et

matérielle des pays dévastés. Ainsi, ils décidèrent de grouper dans un même élan des jeunes de plusieurs pays et de les unir fraternellement par le travail de construction d'un collège.

De cette façon, on faisait d'une pierre deux coups. D'une part, on rapprochait des jeunes que la guerre avait pendant longtemps éloignés et rendus presque ennemis et, d'autre part, on construisait un Collège dans lequel pourraient être éduqués d'autres jeunes pour la paix et la science.

Ils appelèrent à l'aide pour diriger cette entreprise un pasteur américain, Joe Howell, qui par sa haute taille étant plus proche du Seigneur, pouvait dominer ce troupeau désordonné et tumultueux dans les complexités de

cette double tâche. Et dans ses bras miséricordieux se réunit peu à peu le troupeau de brebis (pas si perdues que ça !) Quoique bêtant de diverses façons, elles surent bientôt s'accorder pour former un troupeau discipliné à la garde duquel fut placé un bouledogue intelligent, au flair excellent : Cameron. La tâche de celui-ci était de conduire les brebis au travail, de veiller à ce qu'elles ne s'égarèrent pas dans les bois. Il courait en tous sens, comptait sur ses doigts, consultait de petits papiers, demandait des informations, flairait de ci de là.

Ici, il vaut mieux que je vous dise, mes chers lecteurs, que, comme vous l'avez certainement deviné, les brebis ne sont pas des brebis mais des jeunes gens et des jeunes filles, que Cameron n'est pas un chien mais un alerte gentleman, et le pasteur Howell n'est pas un gardien de brebis mais un gardien d'âmes.

Retournant « ab ovo », comme dirait notre Cameron qui est aussi, entre autres choses, professeur de théologie dans une université américaine, je vous dirai que Jupiter (c'est-à-dire Howell) avait comme aimable messagère une charmante fée toujours souriante, répondant au nom de Jeanne, chargée de porter ses ordres à nous, pauvres mortels. Cette bonne petite fée avait aussi un autre devoir difficile : celui de traduire, travail auquel elle se prêtait de bon gré car elle possédait l'usage de deux langues — l'anglais et le français — et d'un troisième langage très éloquent, compris par tous et parlé par elle seule — le langage des gestes. Maintenant vous me direz que ce que je dis n'est pas vrai, parce qu'il est universellement reconnu que les Italiens, et surtout les Napolitains, détiennent le monopole absolu du langage par gestes. Non, chers lecteurs, c'est faux. Parce que nous, Italiens, nous employons les mains, la bouche et les yeux, tandis que Jeanne employait les mains, les yeux, la bouche et le... nez, vraiment le nez. Agile et flexible comme la langue d'un orateur, au premier achoppement, il s'arquait et avec l'aide de la bouche entr'ouverte par un divin sourire fait de 32 perles brillantes, et des yeux profonds et mystérieux comme ceux de la sybille, ce nez magique donnait à son visage une puissance telle qu'aucun discours n'aurait pu égaler.

Autre interprète était un certain Frank Manchon, plus connu sous le nom d'Apolon, car — comme le dieu païen — il passait ses journées entouré d'un essaim de belles jeunes filles appliquées à peindre les parois nues des baraques construites par nous, pauvres mortels, ou à mélanger dans les caves

du sus-nommé Theis, des poudres infernales, qui, transportées au soleil, prenaient toutes les couleurs sauf celle qu'il désirait.

Pour continuer la présentation des hommes illustres : il y avait aussi Hamlet (Ray dans le civil) lequel, contraint par je ne sais quel destin à « régner sur les planches », cherchait toujours à s'évader. Ayant enfourché ses lunettes et ouvert sur ses genoux un livre relié de bleu, il ruminait l'éternel dilemme : être ou ne pas être.

Maintenant que je vous ai présenté l'état-major du camp, je devrais continuer ma table. Mais comme je vois dans vos yeux que vous préférez entendre parler des hommes plutôt que de leurs œuvres, j'essaierai de vous satisfaire.

Pour commencer, donnons un coup d'œil dans la salle à manger. Dans ce temple, géré par Peggy, vient se réunir trois fois par jour la fougueuse jeunesse pour ingurgiter de respectables quantités de pommes de terre et de carottes assaisonnées avec les sauces les plus étranges et raffinées fournies par la maison Evelyn Dakan and Co. Dans un coin de la pièce, nous trouvons assise à la table qui sert de bureau de poste, la mystérieuse Sylvia qui écrit son nième feuillet sur qui sait quel sujet, tandis qu'arrive une autre jeune fille dont il ne nous est permis de voir que la blonde chevelure, les yeux bleus et un petit corps digne d'un champion de lutte libre, parce qu'elle porte à bout de bras une pile de linge propre.

Circulant autour des tables, à la recherche de comestibles, il y a deux squelettes qui seraient capables de vider à eux tout seuls le garde-manger si veillant sur celui-ci il n'y avait l'agile Freddie au bonnet de poil de chat.

En sortant de la salle à manger, et allant vers le terrain de sports, on rencontre souvent un certain Dick (mieux connu sous le nom de « Gros » pour le distinguer de Jupiter le « Long »). Dick est, pour d'innombrables raisons, irrésistiblement attiré vers le royaume de Peggy (les méchants voudraient que je supprime le mot royaume). Au terrain de sport, rien de spécial à signaler, sinon que, dès que Dick disparaît, on pose pelles et pioches, on immobilise les brouettes et on engage de très intéressantes discussions.

Continuant notre promenade, nous arrivons à l'infirmerie. Là, Allan Wallace, en compagnie de sa sœur Mary, se prodigue en collant du sparadrap et en distribuant des pilules à ses clients. Parmi ceux-ci prime l'im-

posante et très blonde Nelly van Ryssel, souffrant d'une éternelle douleur d'estomac d'origine douteuse.

Auprès des tentes des jeunes filles, on observe parmi les nombreuses couvertures jonchant le sol, les corps de quelques-unes d'entre elles en cure héliothérapique, et parmi ceux-ci, celui de la couleuvre humaine : Christiane la blonde. Entre les tentes des jeunes filles et celles des garçons, les couples habituels discutent des plus hauts problèmes de philosophie. Parmi ces groupes sont à noter les silhouettes athlétiques Craig et de Caroline, les sœurs siamoises qui, armées de crayons et d'un volumineux paquet de papier, sont suspendues aux lèvres du petit Giovanni qui leur explique dans son plus pur français, les subtilités de la langue italienne, sous l'œil vigilant et paternel de Guido à la longue et épaisse chevelure.

Avant d'arriver aux tentes des garçons, parviennent à nos oreilles des cris et des hurlements cacophoniques offerts par l'orchestre français : René, Nounourse et Co. Munis d'im-pénétrables masques à gaz nous passons à une certaine distance des pieds de Nounourse et nous nous acheminons vers la baraque en

construction. Sur les poutres nues du toit, dort, dans une position très critique, l'ineffable Adam autour duquel sautille, tel un feu follet, le petit Michel aux cheveux roux et aux yeux malicieux.

Dans la carrière, Peter et Bob King travaillent et chantent, au grand plaisir de Rudolph, qui, assis par terre, les écoute bouche bée. Un peu plus haut parmi les troncs abattus pour la piste de ski, Tito donne une savante conférence sur le matérialisme historique à la foule applaudissante d'Anna, Od-done, Emilia et une multitude d'arbustes et de plantes.

Toutes ces descriptions pourraient vous faire croire qu'on ne travaillait pas du tout au Collège Cévenol. Il n'en est rien, mes chers lecteurs, les jeunes que j'ai montré dans des poses de relâche n'ont posé ainsi que pour se faire prendre par mon appareil photographique. Au Collège Cévenol, pour qui ne le saurait pas, on buche ferme.

Mais puisque ce n'est pas à moi qu'il échoit de vous décrire le résultat du travail accompli, je vous dis seulement : « Au revoir, à l'année prochaine ! »

Modestino CIRELLI.

Belgium comes to Chambon

In August Philippe Vernier came to the work camp with a group of 15 Belgian boys. This was a different breed — real workers, not « students, trying not to be » as most of us were. Perhaps they were more conscious of the yawning difference than we, at first. There were quiet rumors that they didn't want to eat with the bourgeoisie ; but these disappeared after a hearty Monday noon dinner with solid potatoes and not much « polish ».

They were promoted immediately to the terrain de sport. The effect was electric. Our numbers were doubled, our strength was as the strength of ten, (or felt like it), the sun stayed hot, and the dirt flew. Some of us who were veterans enough to feel maternal or paternal interest in the welfare of all newcomers, expressed concern to Philippe when one of his wielders-of-the-pick appeared to be overdoing in youthful vigour. A hearty laugh was our answer, and an explanation. « Oh don't worry about him ; he's been on a road gang all summer ! »

Mr. Vernier himself set the pace, reproving any girl who tried to push wheel-barrows, and explaining earnestly when challenged. « My bones are old and hard, and cannot be hurt, but your bones are too soft for this ! » And off he would trot with the brouette, his shirt knotted around his head to soak up the perspiration.

Casse-croute in the mid-morning was our best chance to appreciate the Belgians, apart from their sheer «bulldozer » virtues. The first day, as we collapsed on our backs at the eagerly-awaited hour of 10, the Belgians began to sing. The bread and peaches went down fast, and soon they were in a huddle and then, suddenly, dancing with vigour to their own music. On several other mornings Philippe Vernier was the center of conversations, when we retired at 10 into the coolness of the woods. Some of us would lie on our backs, watching the clouds pass the tips of the tall pine trees, while others tossed pine cones down available necks, and Philippe would answer questions. We heard how it

was that his small church in the mining district kept on and gathered much strength when he was in prison for his pacifist convictions. He spoke of the need in a small community church (the ideal church, in his view) for the voice of a « prophet », an outstanding layman, to speak with authority on affairs of politics or public concern, where the usual so-called democratic ways often waste time and lose insight and forcefulness. He insisted that for Christians the way to work is *within* the church, in spite of its imperfections; it is an instrument waiting to be used. One casse-croute was spent comparing Dutch and Belgian political parties with Jan, one of the Dutch theology students. There was a great deal of mirth and laughter, as well as grim fact.

One noon it was announced that, we would have coffee made in the Belgian manner, by the Belgians in person. Cheers arose, and after the cups had been drained, local cheers arose once more, and discussions at many tables centered around the best techniques of

coffee brewing and some international differences were reconciled on the spot.

When Philippe Vernier left at the week's end with his crew, two of the boys stayed on at the Chambon; they all wanted to.— I suppose they felt as all of us did when we left, « How can you leave a place like this? » And then, « It isn't really leaving at all... » and « we'll be back ».

Someone asked a small boy what a saint is. He thought of the big church windows, where stood the only saints he knew of, and answered, « One of those people the light shines through ». Some folks who know say that Philippe Vernier is a saint. If that's so, and nothing beautiful is ever just like you'd expect, the light that shines through this saint is not the kind that turns to the rosy glow of an ancient cathedral, but a steady piercing beam, illuminating the darkest corners, and able to set on fire those who come near.

Patricia SEVRINGHAUS.

La Belgique vient au Chambon

En août Philippe Vernier est venu au camp de travail avec un groupe de quinze garçons belges. C'était une race différente : de vrais travailleurs manuels et non des « étudiants essayant de ne pas l'être », comme la plupart d'entre nous. Peut-être avaient-ils d'abord davantage conscience que nous de la grande différence qui nous séparait. Un bruit courait qu'ils ne voulaient pas manger avec les bourgeois, mais le bruit disparut après un bon déjeuner où il y avait une solide platée de pommes de terre et pas grand raffinement.

On les promut immédiatement au terrain de sports. Effet électrique. Notre nombre n'avait été que doublé, mais notre force était multipliée par dix (c'était du moins notre impression). Le soleil restait chaud, mais le terrassement avançait à toute allure. Quelques-uns d'entre nous, les vétérans, qui nous sentions assez anciens pour éprouver un intérêt maternel ou paternel pour tous les nouveaux venus, avons exprimé nos craintes à Philippe quand un de ses maîtres terrassiers nous parut exagérer dans son ardeur juvénile. Sa réponse fut un éclat de rire : « Ne vous en faites pas pour lui », nous expliqua-t-il,

« il a passé l'été dans une équipe de la réfection des routes » ! C'est M. Vernier lui-même qui réglait l'allure, attrapant toute fille qui tentait de pousser une brouette, et répliquant sérieusement aux protestations : « Mes os sont vieux et durs, ça ne peut pas leur faire de mal. Mais vos os sont trop délicats pour ça ! » Et le voilà parti au trot avec la brouette, sa chemise nouée autour de son front pour absorber la transpiration.

Le casse-croûte au milieu de la matinée était notre meilleure occasion d'apprécier les Belges, pour toute autre chose que leurs qualités de « bull-dozer ». Le premier jour, comme nous tombions sur le dos au moment impatientement attendu où sonnaient dix heures, les Belges ont commencé à chanter. Le pain et les pêches une fois avalés en vitesse, ils ont formé une sorte de mêlée de football, puis tout à coup se sont mis à danser avec vigueur aux accents de leur propre musique. Plusieurs autres matins, Philippe Vernier était le centre de la conversation, quand à dix heures nous nous retirions dans la fraîcheur des bois. Certains étaient allongés sur le dos, observant les nuages qui passaient sur

la pointe des pins élancés, tandis que d'autres jetaient des babet (pommes de pin) sur les cous qu'ils pouvaient atteindre, et Philippe Vernier répondait aux questions. Nous apprenions comment il se faisait que sa petite église au pays minier avait tenu bon et même s'était fortifiée lorsqu'il était en prison pour ses convictions pacifistes. Il parlait de la nécessité dans une petite église de village (l'église idéale d'après lui) d'un prophète, un laïque remarquable, qui parle avec autorité des questions politiques et des affaires d'intérêt public, tandis que les méthodes qu'on qualifie habituellement de démocratiques ne sont souvent que perte de temps et manquent d'inspiration et de force. Il affirmait avec insistance qu'un chrétien doit travailler dans l'église malgré ses imperfections, car c'est un instrument qui attend qu'on s'en serve. Un casse-croûte a été consacré à comparer les partis politiques en Hollande et en Belgique. Jan, un des étudiants en théologie hollandais y prenait part. On a bien ri, mais on a été aussi mis en présence de dures réalités.

Une fois à midi on a annoncé que le café serait fait à la belge et par les Belges eux-mêmes. On applaudit, et quand les tasses furent vides, on applaudit encore ici là, et des discussions s'engagèrent à bien des tables sur

la meilleure technique pour faire le café : des différends internationaux furent réglés sur-le-champ.

Quand Philippe Vernier nous a quittés à la fin de la semaine avec son équipe, deux de ses garçons sont restés au Chambon. Tous auraient voulu rester. Je suppose qu'ils sentaient, ce que nous sentons tous le jour du départ : « Comment peut-on quitter un endroit pareil ? » Et puis : « On ne se quitte pas pour de bon ». Et « On reviendra ».

Quelqu'un demandait à un petit garçon ce que c'est qu'un saint. Le petit bonhomme, qui pensait à un vitrail de cathédrale où il avait vu les seuls saints qu'il connaissait, répondit : « C'est un de ces hommes à travers lesquels on voit briller la lumière ». Il y a des gens au courant qui disent que Philippe Vernier est un saint. Si c'est vrai, comme rien de beau n'est exactement comme on s'y attendait, la lumière qui brille à travers ce saint n'est pas celle qui répand une couleur diffuse à l'intérieur d'une vieille cathédrale, mais un rayon pénétrant qui illumine les coins les plus sombres et qui est capable d'enflammer ceux qui s'en approchent.

Patricia SEVRINGHAUS.

A cross-eyed view of Chambon and Bossu-Bois

No matter how excellent a vantage point one may have, no picture has meaning unless it have perspective, scale and contrast. Such seemed to me to be, in the middle of the summer, my picture of Le Chambon. Sensing its great vision and surging strength, keenly aware of its vigorous Christian leadership and grand student group, and hearing of points of perspective, yet my native scepticism and lack of imagination urged on me the need of comparison and when the opportunity arose to go to Bossu-Bois, I accepted with alacrity.—Perhaps the sharing of that experience, though briefly and retrospectively, may also help others toward a fuller appreciation of Cévenol, at least as it pertains to the work camp.

Bossu-Bois is a small, drab mining community bounded on the north, east, south and west by more of the same. From the flat alluvial valley rise the picturesque super-

structures of ancient mines, with always close by and always spottily dominating the landscape, huge conical hills of rock, slate and dirt — several centuries' debris from within the mines — towering 100 or more feet above the nearby homes. —Into this area where the air is never quite free of mining smoke, where many of the adolescent boys drop day after day into the black tombs, where wives wait with patient anxiety for the daily return of the grotesque bundle of coal, dust and rags which is a miner at the end of his shift, where men expect no more from life than 10 or 11 years in the pits before they are relieved by tuberculosis or falling rocks — it was into this area that American bombs fell during the war, and one, among others that missed their mark, fell dead center on the school.

Now the people of this impoverished community are courageously rebuilding their

school — at the staggering cost of about 8,000,000 dollars. Immediately behind these rising tiers of brick is one of the « slag heaps » mentioned above and upon which each day can be found approximately 20 work campers of various nationalities shoveling dirt and stones from the high to the low places in the process of building a playground for the school. It is heavy work and the hours are long — but the job goes forward eagerly and cheerfully.

Why?

Here, perhaps, enters the real pertinence of this article for a Chambon work camp group — what constitutes the worth and success of such groups?

Normally there are between 25 and 30 at the Bossu-Bois camp, fairly evenly divided between Swiss, Danish, French, Belgian, English and American, and speaking principally French, secondarily English. The occupational and educational backgrounds were rather diversified, making integration more difficult, but the smallness of the group contributed to the rather familial quality of our relationship. This of course brought with it both the joys and the responsibilities which such a group entails. On these three points (diversity of nationalities, diversity of background, and smallness of the group) Bossu Bois stood in contrast to Chambon. These qualities were excellent at the Belgian work camp. Would they be at Chambon?

There is no categorical answer to this. The first two are somewhat divisive factors and

might better vary inversely with the size of the group — although the amalgamation of the Belgian boys into Chambon may contradict this, and the type of project makes a big difference. I do feel that Chambon could absorb with profit a greater diversity of nationalities and of classes and occupations.

There is one relationship at Bossu Bois which I am certain Chambon might emulate — if it is possible — to great advantage, namely the rapport with the towns-people. At Bossu Bois they frequently joined us on the project, daily brought us refreshments at work, and cheered and helped us. And conversely some of our most inspiring moments were in their homes. This encouraged us immensely. Although Chambon is a tourist town and Cévenol doesn't give in quite the same direct and immediate sense to the town, yet if this reciprocal relation could be developed, it would make a vast contribution.

Only one other word. Work camps administered by Service Civil International emphasize exclusively the work to be done. May I say that the encouragement of fellowship and frolic, and the religious orientation at Chambon are indispensable in furthering the unity, devotion, and inspiration of a work camp group. To my mind this, together with the permanent contribution of the work, and the exceptional calibre of our leaders gave Cévenol work camp that intangible « something I know not what » which made for many of us the most valuable and inspiring summer we have ever known.

Robert REUMAN.

Vues parallèles : Le Chambon et Bossu-Bois

Quelle que soit l'excellence du point où nous nous plaçons nous ne pouvons prendre une vue vraiment frappante si rien ne marque la perspective, si rien ne fait contraste. Telle me semblait être la vue que j'avais du Chambon au milieu de l'été. Je sentais bien qu'il y avait là un idéal et une puissance, de solides Chrétiens à la tête et un chic groupe d'élèves, cependant mon scepticisme inné et mon manque d'imagination me faisaient un devoir de comparer après avoir goûté, et quand l'occasion s'est présentée d'aller à Bossu Bois j'ai accepté sans hésiter. Peut-être mon expérience, même partagée brièvement et rétrospectivement, pourra-t-elle en aider

d'autres à mieux apprécier le Collège Cévenol, du moins en ce qui concerne le camp de construction.

Bossu Bois est une commune minière, petite et morose, bordée dans toutes les directions par d'autres du même type. De la plate vallée d'alluvion émergent les pittoresques superstructures de mines anciennes, et tout près, parsemant le paysage qu'elles dominent, toujours de grandes collines coniques faites de pierres, d'ardoises et de terre, débris amoncelés pendant bien des siècles, venant de l'intérieur des mines, qui s'élèvent à 30 mètres et plus au-dessus des habitations voisines.

Dans cette région l'air n'est jamais débarrassé de la fumée des mines, des foules de garçons tout juste adolescents s'engouffrent jour après jour dans les tombes noires, les femmes attendent avec une patience anxieuse le retour quotidien de ce grotesque paquet de poussière de charbon et de haillons qu'est un mineur après son travail, les hommes n'espèrent de la vie rien de plus que dix ou onze ans dans les puits jusqu'à ce que la tuberculose ou un éboulement vienne leur accorder un répit. C'est là que pendant la guerre sont tombées des bombes américaines, et qu'une, parmi d'autres qui ont manqué leur but, est tombée en plein centre de l'école.

Maintenant les gens de cette commune dévastée rebâtissent courageusement leur école pour le prix impressionnant d'environ 8,000,000 dollars. Juste derrière ces rangées de briques en train de s'élever se trouve un dés tas de scories ci-dessus mentionnés sur lequel tous les jours on trouve environ vingt campeurs de nationalités variées occupés à peloter de la terre et des pierres et à les transporter des parties élevées dans les parties basses, afin de construire un terrain de jeu pour l'école. Le travail est dur, les heures sont longues, mais le travail avance avec ardeur et bonne humeur.

Pourquoi ?

Voici peut-être ce qui fait que cet article s'applique aux participants du camp de construction du Chambon : Qu'est-ce qui constitue la valeur et le succès de camps de ce genre ?

La plupart du temps ils étaient entre 25 et 30 au camp de Bossu-Bois, à peu près le même nombre de Suisses, de Danois, de Français, de Belges, d'Anglais et d'Américains, parlant principalement français, et anglais en second lieu. Il y avait une grande diversité quant aux professions et à l'éducation, ce qui rendait l'assimilation plus difficile, mais la petitesse du groupe contribuait à donner aux relations un caractère familial. Naturellement cela apportait des joies et des responsabilités. Sur ces trois points (diversité des nationalités, diversité de milieux, et faible importance numérique du groupe), il y avait un contraste entre Bossu-Bois et Le Cham-

bon. Cela donnait d'excellents résultats au camp de travail de Belgique. En serait-il de même au Chambon ?

A cela on ne peut pas répondre d'une façon catégorique. Les deux premiers points tendraient plutôt à diviser les campeurs, et cela d'autant plus que le groupe serait plus grand, bien que l'assimilation des jeunes Belges dans le camp du Chambon puisse le contredire, le genre de travail auquel se consacre le camp fait aussi une grande différence. Aussi je pense que le Chambon pourrait admettre avec profit une plus grande diversité de nationalités, de classes et de professions.

Mais il y a en tous cas à Bossu-Bois quelque chose que, j'en suis certain, le Chambon pourrait avantageusement imiter, si c'est possible, ce sont les rapports avec la population locale. A Bossu-Bois ils se sont fréquemment joints à nous dans le travail, ils nous ont tous les jours apporté des casse-croûte, bref, ils nous ont donné aide et réconfort. D'autre part quelques-uns de nos meilleurs moments se sont passés à leurs foyers. Cela nous a beaucoup encouragés. Bien que le Chambon soit un centre de tourisme et que le Collège Cévenol n'apporte pas une contribution aussi directe à la vie de la population, cependant, si ces relations réciproques pouvaient se développer, ce serait excellent.

Encore un mot. Les camps de travail administrés par le Service Civil International font passer avant tout le reste le travail à exécuter. Puis-je dire que d'encourager les relations amicales et les récréations, et que l'orientation religieuse telle que celle donnée au Chambon sont indispensables pour réaliser l'unité, stimuler le dévouement, et inspirer toute la vie du groupe dans un camp de construction. A mon avis cela, ainsi que l'utilité durable du travail que nous accomplissons, et la valeur exceptionnelle de nos chefs ont donné au camp de travail du Collège Cévenol ce je ne sais quoi d'intangible qui a fait que cet été, pour beaucoup d'entre nous, a été le meilleur et le plus inspirant que nous ayons passé.

Robert REUMAN.

Cent Cuisiniers

One experience was common to nearly all Chambon work campers. During the summer, at least seventy-five cooks, twenty-five fire builders and five dietitians participated in a drama similar to the following one:

Day commences at 3:30 a.m. in Luquet's kitchen.

Fire-builder: Some fool forgot to bank the fire last night. (Fumbles around for coal and wood in the darkness outside. Maybe even swears).

Three cooks drift in.

Cook 3: (New replacement for last infirmary casualty). What are we having for breakfast? Bread? Cereal?

Cook 1: Neither. Ralston. Where are the hot pan holders?

Fire-B: Look in the coal bucket.

Ray P.: (Bounding in, smiling radiantly). Is everybody happy?

Cook 2: Ou sont les poires?

Cook 1: Oh, oui, oui, oui, les poires. Ici. Et maintenant, lavez, you know, lavez, the pears.

After breakfast.

Ray P.: Boy, what a good breakfast! Hey kids, when do we eat? Ha! Ha! Ha!

Cook 1: No water. Somebody go work the hand pump.

Fire-B: Can't. Won't work.

Cook 3: Someone took our broom!

Dietitian: (to throngs moving in and out of the kitchen). Get out!

Cook 1: Only 9:00 o' clock, and I've almost finished the pans.

Dietitian: The kitchen looks lovely. What a good crew. Why don't you eat one-sixteenth of a chocolate bar more for your casse-croute.

Cook 3: Do you suppose there are 60 visitors in camp? We served 150 casse-croutes yet only 90 people are registered.

Noon crew arrives.

Fire-B.: Oh, I say, this is rather jolly. The fire's going.

Cook 2: Et la cuisine est propre.

Cook 1: Now all we have to do is guillotine the bread, carry water from the Theis house, finish the potatoes, empty the ashes, and make the stew.

(Work and singing proceed together: one potato is peeled, one song is sung).

Cook 3: Here are the stew directions. Mix a big marmite and a half of potatoes with 8 to 10 cans of ham, 3-4-or-5 cans of tomatoes and tomato sauce and the same amount of beans and corn. Add as many carrots and onions as you're willing to clean and cut. Add salt until it tastes good (with a clean spoon). Stir occasionally to prevent burning, but probably it will burn anyway.

Cook 1: Home was never like this.

If work in common is a unifying factor, Chambon campers are a closely knit group, all having shared the stove-poking, water-carrying, pan-washing experience in Luquet's inimitable kitchen.

Ruth FENTON.

Painting Project

The Painting Project began during the first week in July under the able direction of Wayne Myers, formerly a house-painter's assistant, but at present a theological student. Wayne found himself and his workers hampered by a lack of supplies, not only paint, but brushes and particularly turpentine, a

product almost unobtainable anywhere in France. Just as Wayne left the camp at the end of July, the long-awaited paint-supplies arrived. In spite of the presence of the badly needed supplies, Ray Pitsker and Frank Manchon, who followed as leaders of the paint project, were still hampered by diffi-

cult'es. Because the summer was so far advanced at the arrival of the supplies, there was left little time to complete the interior of Les Heures Claires and the classrooms in time for the opening of summer school on August 15 th. After two weeks of hurried work (with but little sacrifice of quality, you understand) the buildings were ready; still a bit damp in spots, perhaps, but ready nonetheless. While Les Heures Claires and the classroom building were being finished, however, there was little time for work on the boys' barracks. For this reason the rooms had to be painted after the boys moved in. And who can deny that the painting of lived-in rooms is a tricky business?

There were many other minor hindrances to the work of the paint project. Considerable worry was caused by the shutters of Luquet, the old stone farmhouse turned into offices, dining room, classrooms, gym, and storehouse. After the shutters had been taken down and painted (and a very good job it was, too!), we found that the shutters were not marked to identify them with their proper windows. It was an arduous task to fit them by the reliable old « trial and error » method.

The « Battle of the Brushes » caused our leaders still more concern. There were ne-

ver sufficient brushes for the job to be done. Either we were doing oil paint and most of the brushes were full of water paint, or we wanted to do water paint and — you guessed it! Oil — paint brushes — grrrr! On top of that the crew which constructed the barracks made several raids on our brush supply to obtain « les brosses » for creosoting the underside of the floor boards.

A three-or-four-man crew was kept continually mixing paint, and every member of the paint project helped at one time or another. With the limited number of color pigments (we had only blue, yellow, orange, and ochre) it was a project in itself just to decide on a suitable color scheme for bed rooms and class rooms. Hours were spent in adding a little of this and a little of that to obtain precisely the correct result. The real job in the mixing department, however, was the plain, ordinary stirring.

One purpose for a coat of paint on the new wood of the pre-fabs is protection from the elements and durability against time. We painters hope that the paint project has helped give to the buildings of Le College Cevenol the long life we wish for the school.

RAY GREEN AND ART THIES.

Rochebonne

Une dizaine d'individus envahissent joyeusement un petit wagon du C.F.D. Qui sont-ils? Ecoutons ensemble leur « conversation »:

« Rrrrrrooth! Tu as fais une tâche à ton pyjama ».

« Hello, Claude. Je pas compris. Jeanne? What did he say? »

Jeanne occupée à reconquérir les poires, les pêches et les raisins systématiquement pillés par ses compagnons gourmands, ne peut répondre.

« No, non, Sapristi, Gerard, Isabel. Look at Dave and T. P.—They are very quiet. Faites comme eux! Ou il ne restera plus rien pour Rochebonne ». Pendant que Jeanne prononce ces paroles énergiques, bien cignes de la fille à son père, Marguerite, un doigt dans la bouche, la tête inclinée, cheveux au vent, poète, somnole, doucement bercée par les lé-

gers cahots du C.F.D. Quant à Raymonde elle ne perd pas son temps. Elle sourit. Oui. A tout: aux arbres, aux poteaux télégraphiques, à la casquette du chef de gare, à la grappe de raisins qu'elle a, mine de rien, soustraite à la communauté. Tu es raison, va. Continue. Et toi aussi, C.F.D., continue, emmène notre joyeuse bande jusqu'à Saint-Agrève.

A deux kilomètres de Saint-Agrève, la pluie nous surprend. Stoiques nous avançons sous les éléments déchainés. Nous avons vraiment bonne mine, je vous assure. Nous sommes tous transformés plus ou moins en épouvantails à moineaux, à cela près que nous faisons un peu plus de bruit. Et quand sur le plateau au milieu d'un troupeau de vaches, Ruth derrière les bruyères.

entonne, « Les deux pieds contre la muraille » la petite bergère, prise de paniqué, s'enfuit

Mais le froid est dur. Déjà Raymonde ralentit aux abords de chaque ferme, essaie de nous convaincre que cette ferme là-bas est très bien, et qu'on y pourrait passer une bonne nuit. T. P... lui fait perdre toutes ses illusions et lui démontre que la meilleure façon de marcher c'est encore de « mettre un pied devant l'autre et de recommencer ».

Enfin, après un raccourci qui nous allonge la route d'une demi-heure, une vallée magnifique éclairée par les derniers rayons du soleil revenu s'ouvre à nos yeux. Finie la fatigue, Raymonde a maintenant arboré son plus radieux sourire... en s'apercevant qu'on était en haut de la côte. Dix minutes de marche et nous voilà en vue de Rochebonne. « Oh, terrible, wonderful, formidable » disent les Américains. « Terrible, vachement bien ! » disent les autres.

La nuit tombe. Nous progressons dans les ténèbres.

Cinq ou six maisons sous les rochers. Une silhouette dans la nuit. Déception. Pas d'hébergement possible. Plus loin, oui, à deux kilomètres. (Les ténèbres nous empêchent de voir Isabel pâler). La pluie recommence à tomber. Lamentations. Soupirs. Mouvements divers.

Une lumière. Une chaumière. De braves paysans. « Ma grange est à vous ». Hospitalité digne des temps antiques. Repos. Repas. Cacao. Cacao. Repos. Bonsoir tout le monde. Le foin sent bon, sent bon... Ron... ron... rrrre...

Debout ! Un soleil radieux nous souhaite le bonjour. Toilette dans un ruisseau né pendant la nuit. Il glougloute, joyeux de vivre et nous donne envie de chanter.

Petit déjeuner au pied des rochers, en attendant de monter à la cime. Délicieux le « Ham and Eggs ». Quant au plum pudding nous y trouvons un peu trop de canelle... pour un palais français du moins.

Et les escalades commencent. Mitrailage général à coups de cameras. T. P., calme comme un chef Peau Rouge en Conseil des Sachems, se déchausse tranquillement, collé au flanc d'un énorme rocher, et reprend son ascension pieds nus. Le temps passe, hélas, trop vite, dans ce site merveilleux.

Le C.F.D. se fraye là-bas, tout au fond de la vallée, un chemin difficile parmi les gros rochers et sur la pente rude. Brave petit C.F.D., sans toi il manquerait quelque chose.

C'est grâce à toi que l'on peut venir sur le plateau, c'est toi qui nous apporte nos maisons. Humble et modeste, tu fais du bon travail.

La fumée de ta loco ne nous parvient pas, mais seulement celle du feu des cuisiniers, et, ô délices, mes narines viennent, telles le radar, de détecter le fumet d'un magnifique roti. Vive les cuistots !... Le cantique résonne dans la vallée, trois fois répété par le triple écho. Bruits de mâchoires... Sapristi, qui se sent décidément une vocation de photographe, fixe sur la pellicule et pour l'éternité le document inestimable qui montrera aux descendants de nos descendants qu'à Rochebonne quand on n'a pas de couteaux, pas de fourchettes, et pas de cuillers, on mange avec ses doigts.

Hélas, Gérard et Claude doivent quitter le camp du Collège le lendemain matin. Ils activent donc, bien à contrecœur, les préparatifs du retour. Enfin « tout le monde sont prêt », comme dirait le chef de gare.

Nous évitons soigneusement les « raccourcis » de la veille et nous nous lançons bravement à travers la campagne, sûrs de notre instinct de pigeon voyageur. Mais certains sont fatigués. Sapristi maintient la liaison entre les deux groupes en chantant des tyroliennes. Ruth veut apprendre à faire comme lui, et avec elle tout le peloton de tête, comme atteint d'une maladie contagieuse, pousse lamentablement des « Tii-dio-ti » nettement vaseux.

« Plus vite que ça, plus vite », dit Gérard. D'après les paysans auprès desquels nous nous renseignons nous n'arriverons jamais. Nous acceptons le défi et doublons la vapeur. La colonne s'étire, s'étire. Déjà Jeanne, Dave, T. P. sont perdus dans le lointain.

... Voici Saint-Agrève, que nous traversons et dépassons bientôt. Isabel marche à toute allure. Et voici la gare à deux cents mètres. « Pin-pon ». L'autorail ! Arriverons-nous à temps ? Nous repressons le pas, anxieux. Oui, nos efforts n'auront pas été vains, la brave petite machine est là qui nous attend. Cuf ! Coup de sifflet. Tout le monde ne « sont » pas là. Tant pis. Sapristi les attend. Nous partons. Nous sommes partis.

Mais Ruth est là et bientôt les autres voyageurs sont charmés par ses « Tii-dio-ti ». Nous sommes seuls dans le wagon. Raymonde sourit gracieusement aux anges, Marguerite fait du bruit avec sa bouche, Isabel fait passer des photos, Ruth chante. Gérard et moi ne disons rien. Nous observons ce petit

groupe de copains, et pensons à celui que nous avons laissé en route. Par la fenêtre nous regardons les collines, mais en réalité nous sommes à Rochebonne, « loin du monde et loin du bruit », comme dit la chanson.

Demain matin nous quitterons le plateau enchanteur, nos camarades si sympathiques venus des quatre coins du monde, nous quitterons surtout cet esprit si vivant du Collège.

C'est pour cela que nous ne sommes pas aussi gais que nos compagnons, après ce week-end formidable. Mais heureusement nous sommes certains d'une chose. C'est que nous viendrons au prochain camp, et je vous dis: « A l'année prochaine, pour faire encore mieux ».

Claude LEININGER.

Trip To Switzerland

When our friends ask us in which hotel we stayed when fifty of us went to Geneva for a weekend, we tell them about our three nights on the gym and class-room floors of a public school. We think back on the cold showers; we remember the Danish (?) ghosts who hooted in the corridors; we recall breakfast in bed, or how to eat 10 in 1 rations in a sleeping bag.

Some of the group spent their time climbing in the central part of the country, but most of us walked or biked around Geneva on our first day. We visited the old cathedral of St. Pierre and parts of the old town; we marvelled at the modern and clean apartments in the newer parts of the city; we ate white-bread ham sandwiches, and devoured ice cream in the side-walk cafés.

The second day, many took a boat up Lac Léman. The Alps became more and more impressive to the group, especially to the Americans, as we cruised past small towns and hillside vineyards. We landed at Montreux in the early afternoon; two of us proceeded from there by rail to Les Sciernes, a little hamlet about midway between the lake and Gstadt.

The little electric train left us on a pathway which led up to the village, a cluster of about ten chalets and a little church. The people were leaving the church after Mass.

The men were identically dressed in blue denim suits, which had short puffed sleeves and collars embroidered with edelweiss. They wore little straw caps trimmed with black velvet ribbons. Even more colorful, however, were the women who wore long striped skirts, colored aprons, white stockings, and red roses in their hair. If we seemed curious and amazed by this display, the Swiss were no less surprised at us. We discovered later, from a nun, that we were the first Americans who had visited Les Sciernes since the war.

After a tour through a chalet which had been converted into a summer home for poor Catholic children, we were directed to the café, a small chalet which served as inn and gathering place for the entire village. We ate sandwiches and drank wine with two Swiss boys, who tried to persuade us that the Swiss polka, so lightly and well done by the girls in their long skirts could be mastered by the Americans! Outside the people on the balcony were singing out across the valleys and laughing together.

Our few hours were quickly spent, and we were forced to leave the gay little inn. A slippery dash down the mountain, a glimpse at an alpine rainbow were our hasty farewell to what we will remember as Switzerland.

Jean ELMER.

**Mr Trocmé raconte
l'histoire du Chambon**



Première semaine on creuse les fondations



Les tentes



Dortoir de filles à Genève



A la Bouffe



Corvée de cuisine



Réunion « du Comité »



Savants mélanges



Le Terrain de Sport



Détente à 10 heures



Ray escalade Rochebonne



Joe organise



On pose le plancher de la Bonkoja



Création de Cosmos



Au revoir

Le Camp Episodique

Dans le fond je suis venu au camp « pour voir ». J'avais tellement entendu parler du Chambon par mes frères, sœur, beaux-frères, amis ! Ouiche quand on met le doigt dans l'engrenage : j'y suis encore.

On ne peut pas dire que ça plait ; ça prend. On arrive, personne à la gare. On cherche le chemin du Collège, on marche, on peste contre ceux qui ne sont pas venus nous chercher au train. Et puis on les rencontre, souriants, hilares et on leur tombe dans les bras. Les bagages ? Une voiture passe et les charge. On apprend ensuite que c'est M. Schomer. On arrive au camp. Pas de simagrées, pas de cérémonie inutile. Juste un tout petit « présentation bizuth » pour nous mettre dans l'ambiance. On est chez soi tout de suite. Puis les jours passent, on ne s'aperçoit de rien, on blague, on travaille, on rit, on discute avec passion, on va se baigner le samedi... Un beau jour c'est le départ. Mais on sait déjà qu'on reviendra. Cela ne paraît même pas douteux. Comment cela s'est opéré, on n'en sait rien. Quand on se pose la question, il y a des mots qui vous viennent vaguement à l'esprit : « amitié... galté... solidarité... communion... espoir ». Mais il n'y a qu'une preuve valable. C'est qu'on a toujours envie de revenir !

A midi, les réunions du « comité » étaient toujours très pittoresques. En général les jours pairs on parlait du casse-croûte. Il était trop abondant un jour, pas assez le surlendemain. Les jours impairs la question brûlante était celle des « garbages » (lisez ordures). La caisse à ordures était trop grande, à tel point qu'un jour douze campeurs eurent toutes les peines du monde à la hisser sur la Dodge. On la changeait, et elle était trop petite et menaçait de déborder dans la journée. Puis on s'apercevait que les cuisiniers avaient (oh ! horreur) mélangé les ordures « pour le cochon » avec les boîtes de conserves vides.

Cela peut paraître exagéré d'insister autant sur ce genre de question. Mais les Américains ont un souci méticuleux de propreté, de ce qui est « sanitary ». Tant et si bien que malgré les multiples discussions et décisions rectificatives (ou bien à cause d'elles) le camp est resté toujours parfaitement propre.

Le football nocturne est un passe-temps excellent, (surtout quand ces demoiselles briguent le redoutable honneur de tenir leur place en face « d'armoires à glace » genre Dick Hunter !) Tant pis si on tape à côté du ballon, l'excuse est bonne ; on n'y voit rien. On court, on crie, on se cogne, on lance le pied vigoureusement dans le vide ; quelques fois, par hasard, on tape dans le ballon. Alors ce qu'on est fier !

Oh ! évidemment on se tord bien les pieds par ci par là, mais ce qu'on dort bien, après ! Comme si le travail aux chantiers n'y suffisait pas. Infatigable jeunesse !

Au camp, j'ai cru revoir « Les temps modernes ». Un après-midi je rencontre Eric Robinson fort occupé à planter en l'air un clou imaginaire, en fredonnant un petit air. Comme pour s'excuser de son geste bizarre, il me dit en riant : « Practicing ». Le travail à la chaîne, tout de même !

« Où est le « liveau » braillait Ray Pitsker. « Where is the nevel ? » répondit en écho un campeur qui savait l'anglais. (Pour les non initiés il s'agissait d'un niveau d'eau, évidemment !)

« Plus de peinture », annonce un jour Frank Manchon, grand manitou de cette partie-là. Deux jours après, Joe lui demande : « Frank, quand pouvez-vous recommencer à « pinter » ? »

Note de service : « Après le nettoyage extérieur, recueillement des tomates et haricots ».

Etre « guide », au camp, consistait à attendre les visiteurs, puis à les promener dans tout le collège, en leur expliquant. Et puis à leur faire acheter un C.F.D.

C'était un honneur souvent mal récompensé. Je me souviens de Daniel Hollard revenant un jour, rouge comme un coq, suant, soufflant, en retard au déjeuner. C'est à peine s'il avait pu suivre son « client ». Par moments, expliqua-t-il, il sprintait, parvenait à la hauteur du Monsieur et lui lançait d'une

haléine : « Ici, c'est la maison directoriale ». « Je vois, je vois », répondait le Monsieur pressé. A la fin de la visite, le Monsieur a accepté le C.F.D. que Daniel lui tendait. Mais il n'a pas compris que ça coûtait 30 francs.

Joe Howell est bien l'homme le plus consciencieux que je connaisse. Il ne fait rien à la légère. Témoin cette histoire : Un beau jour une tablée a commencé un « sauras-tu passer » de belle facture. Les gobelets tournaient à une allure vertigineuse, et les mains dansaient autour de la table d'un mouvement alternatif affolant. Cela faisait un boucan tel que Joe vint voir ce que nous étions occupés à démolir. Et il s'amusa... comme un fou à regarder jouer. Le lendemain il notait dans son carnet les paroles de la ritournelle : « Sauras-tu passer, Deri deri dera... » Et on le vit, tout seul, près de Luquet, s'entraîner en chantonnant à passer un objet imaginaire que sa grande main saisissait et relâchait en cadence, d'un geste sûr. C'est que ce n'est pas facile de se concentrer assez, au milieu des rires, des cris et des vigoureux coups de trompe de l'arbitre (en l'occurrence le Belge « Chouko ») pour ne pas s'embrouiller dans ses gestes. Bref, après le repas, tout le monde joua, et Joe se lança. On n'arrivait pas à faire qu'il se trompât et fût éliminé. Alors nous

avons regardé Joe : dos courbé, front plissé, avec une conscience admirable, Joe comptait pour lui-même, « one, two, three » les passages des gobelets. Et Joe gagna. Il avait découvert qu'il était bien plus simple de compter que de chanter.

Un jour nous travaillions « à la cave », Mellons et sac de chaux... Une « visiteuse », arrêtée derrière moi s'écria soudain dans un élan de lyrisme : « C'est émouvant, tous ces jeunes gens. Plus tard, quand ils mettront leurs enfants au Collège, ils seront fiers de l'avoir bâti ». Cela m'a donné une terrible envie de rire. Je n'avais pas pensé à cela. Et puis, réflexions faites, je me suis dit que ça pourrait bien être vrai.

Et pourtant ce n'est pas ce germe de fierté qui reste en moi la chose la plus précieuse du camp ; mais bien plutôt cette camaraderie inconnue, bâtie sur la joie de travailler de ses mains avec d'autres qu'on aime bien pour la seule raison qu'ils doivent ressentir la même joie. Ah, si le monde entier pouvait venir au camp de construction !

Il faut bien conclure, n'est-ce pas ? Le camp de l'année prochaine... vous m'avez compris ?

Jean-Pierre HAMMEL.

After the Day

Barrack life at the camp stretched from pre-fabs to tents, and wandered up and down garden paths. It was an important aspect of the total camp picture: many philosophical questions were attacked over toothbrushes; and one surely became acquainted with the most obscure corners of one's room-mates' (or tentmates) souls between 5:00 and 5:30 a. m.

The girls, housed for the first half of the summer twenty to a pre-fab, lived in a good deal of comfort. And we found it such an agreeable situation from the social point of view that it seemed a shame one had to sleep. There was always someone interesting to talk to, in one's room or down the hall. Scattered pictures come to mind: people collecting in one room or another to talk before heading down to the river to swim; immense clothes-washing sessions with the garment-strewn-pine-tree aftermath; the impetuous modern convenience in the Caihna which went off with the roar of a waterfall every 64 seconds; the alarm-clock sounding in a midnight-black room to wake a dazed breakfast-shift victim; Sunday (or just everyday) visitors sticking curious heads inside our windows and commenting objectively on every-

thing in the room, including ourselves, prostrate in sleeping bags, or hiding behind doors.

It is impossible for a girl to give too realistic a picture of the boys' tent life. However I had the rare experience once of being "the other pup, the guy who wakes the bugler up". From this I gather that the tents had poor visibility (I woke the wrong one on the first try); that there was a combination of duffles and straw, with sleeping bags arrayed in no set pattern; and that the occupants of the sleeping bags slept too soundly to be aroused by less than a direct blow on the head. The outsider's picture of the boys' tent life would include the view from Luquet's windows of shavers going through grotesque contortions of the jaw in pale early-morning sunlight.

Barrack life was eventful and as varied as the numerous personalities involved in it. There was one rigid factor though, common to all, unchanging and without compromise, perhaps the most important single element in the whole camp: the morning bugle.

Sylvia HOPKINS.

Impressions and Conclusions

A dirty train huffed and rattled along the steep way leading up into the hills to the south of the city of St. Etienne into the department of the Haute Loire of France. Outside the hot sun beat on the dry earth and reflected back against the tired, old third classe coaches, making the air within all the more breathless. Aboard it were the usual passengers, farmers' wives with their children, and city folks on their way to the country for vacation. On this day, the fifth of July, there was in addition a disheveled group of young Americans who had clambered aboard at St. Etienne with their voluminous packs and sleeping bags. They had arrived at Le Havre the morning of the day before; had been hurried into Paris and hurried out again on a jammed train from the Gare d'Austerlitz that same evening. The night passed with these travelers sleeping in the corridors on their baggage, or talking to pass the time (with interruptions provided by a conductor who felt that they ought to move out of a first class corridor into one in a second class coach).

You may see them now in your mind's eye as they doze fitfully on the wooden train benches or gaze out of the windows as the train rolls toward its destination. They are watching the high rolling hills unfold, and the red tiled roofs of the houses nestling together in little villages. The rumble of the train wheels is broken now and then with a few words punctuated with feeble grins as they all try to brush away the grit that settles over everything. Suddenly someone leaps to his feet to pull up the windows as we are immersed in the blackness of one of the numerous tunnels. Then we are in the open again and the window is reopened to get rid of the sulphurous smoke that has seeped in.

Surely this is a strange way to approach the destination of a trip of more than 3,000 miles... The same idea must have passed through the minds of many of the travelers as they drew near Dunieries, and then rolled on by truck toward le Chambon and the Collège Cévenol. What is there in this out of the way place that has brought us so far?

All who have come to the camp have pas-

sed through the same first arrival impressions, and into the process of getting acquainted with the campers and with the reasons for the work that was being done. Each in his own way reached his own conclusions, depending on his particular background. Thus each will have a different interpretation. I can only speak as an American boy of twenty-three who came to France as a soldier in 1945. My family has been associated with education in that my grandfather and both my parents have been active in American universities. The arrival of war took me from my studies of engineering in a university on the Atlantic coast of north-eastern United States, to which I returned some two and a half years later to complete the work which the war had interrupted. After graduating this past June I came to the Collège Cévenol for a six weeks stay.

By now the experience of the summer is sufficiently distant to be evaluated. —From the myriad impressions of the moment of leaving the work camp the salient points have projected themselves into the impression of the present. —They lie in three general fields which concern the camp, the college, and the campers.

The college was, of course, the primary reason for the existence of the work camp this past summer. That is, the construction of buildings was one of the main objects, though it was not the only one. For those of us that were acquainted with schools like Putney, Loomis and Mt. Hermon which represent educational experiments in the United States it was of heightened interest that we might take part in the early development of a school in a foreign country which also represents something really new in the field of French education.

The school, however, in far more than a venture in education in the narrow sense. It is attempting something far more fundamental in bringing together students of many nationalities and backgrounds at an age when their attitudes are still flexible. By the example set by the men who conceived the original purpose of making their students aware of their position in an international community, the spirit of the college is being

fostered in those who, by their future positions in their home communities, can provide leadership for peace. It is of the greatest significance that this work is being led by two pastors of the French Protestant Church. Those in the United States who are looking for ways of positive action by the church would do well to look to these men to see what can be done when the will is present even though the means seem to be lacking. In a time when Europe is in the grip of a paralysis both economic and spiritual in background this college stands as a rallying ground for those who will not accept despair. When national and factional hatreds are fed by economic misfortune and the fate of France seems to rest in foreign hands it is indeed a tribute to faith that the college exists as a constructive force to combat the materialistic conception of human motivation with one based on moral standards.

The work camp, as our main contact with the college, stands foremost in my mind as a meeting ground for people of widely differing backgrounds and points of view. Those who shared in the discussions, both formal and otherwise, could not fail to gain by the interchange. Old ideas and attitudes were under attack and we found, to our surprise, that we knew very little about our own country.—To leave the well-fed atmosphere of the United States, to talk to Europeans, to be questioned on American foreign policy, on internal problems, by those who have never been in this country, is an experience that many more students should have.

In miniature the work camp was an example of the problems which any cooperative venture must solve. Those who see only the finished product will never know all that was involved in the accomplishment. Work organization, material shortage, water and food supply, cooking facilities, language difficulties, different points of view on how a common goal should be achieved, all combined to make a monumental task. Those who hope for quick, guaranteed results in the recovery plans for Europe would have benefited by our experience.

To look back now is to recall comradeship, to feel again the satisfaction of working for something that seemed worthwhile, to remember unselfishness and to live again for a few moments a unique experience. I don't know how others may have left Le Chambon, but for me it was far different from when I came. The train was the same, but as the rain fell in torrents outside and splashed through a glassless window, I sat alone and tried to ponder for myself what it had all meant. The words are still not ready for me to put it all down on paper, but I knew then, as I know now, that there is something in the spirit of the college which one takes with him when he leaves, and in return that he leaves a little bit of himself behind. To those who may follow us to work, to study or to teach I can wish nothing better than that they experience something of that spirit.

James COOK.

Impressions et Conclusions

Dans un bruit de ferraille un train roussif et sale se hissait le long de la pente des collines au sud de Saint-Etienne vers le département de la Haute-Loire. Au dehors le soleil brûlant frappait le sol durci et se reflétait contre les vieux wagons usés de troisième classe, rendant l'air à l'intérieur encore plus irrespirable. Dans le train il y avait les passagers habituels : des fermières avec leur marmaille, et des citadins qui allaient en vacances. Ce jour-là, 5 juillet, il y avait en plus un groupe mal peigné de jeunes Américains qui avaient envahi le train à Saint-Etienne avec leurs volumineux bardas et leurs sacs

de couchage. Ils avaient débarqué au Havre le matin précédent ; on les avait expédiés en hâte à Paris, et le soir même réexpédiés toujours en hâte dans un train bondé de la gare d'Austerlitz. La nuit s'était passée pour ces voyageurs à somnoler dans les couloirs sur leurs bagages ou à bavarder pour tuer le temps (interrompus de temps en temps par un contrôleur qui voulait les obliger à se transporter d'un couloir de première dans un couloir de seconde).

Vous pouvez maintenant vous les imaginer, s'endormant par accès sur les banquettes de

bois ou regardant par les fenêtres tandis que le train roule vers sa destination. Ils observent les chaînes de collines qui se déploient devant eux et les toits de tuiles rouges serrés les uns contre les autres dans les petits villages. La complainte monotone des roues est interrompue de temps en temps par quelques paroles que ponctuent de faibles sourires, et en même temps chacun s'efforce de se débarrasser de la saie qui se dépose sur tout et sur tous. Soudain quelqu'un bondit à la fenêtre pour relever la vitre, quand nous sommes plongés dans la noirceur d'un des nombreux tunnels. Puis nous revoici à l'air libre et on baisse la vitre pour chasser la fumée sulfureuse qui s'est infiltrée.

Pour sûr c'est une façon étrange d'approcher du terme d'un voyage de plus de 5.000 kilomètres... La même idée doit avoir traversé l'esprit de plus d'un de nos voyageurs en approchant de Dunières et puis en roulant en camion vers le Chambon et le Collège Cévenol. Qu'est-ce qu'il y a dans ce coin perdu, pour qu'il nous ait attirés de si loin ?

Tous ceux qui sont venus au camp ont passé par les mêmes impressions d'arrivée, puis ont fait connaissance avec les campeurs et avec les raisons pour lesquelles ce travail se faisait. Chacun pour sa part est parvenu à des conclusions personnelles suivant son milieu et ses expériences passées. Ainsi chacun doit avoir une interprétation différente. Je ne peux parler que comme un Américain de 23 ans qui est déjà venu en France comme soldat en 1945. Ma famille s'est toujours intéressé à l'éducation : mon grand-père, mon père et ma mère ont travaillé dans des universités américaines. La guerre m'a enlevé à mes études d'ingénieur que je faisais dans une université du nord-est des Etats-Unis sur la côte de l'Atlantique, université où je suis retourné deux ans et demi plus tard pour terminer le travail que la guerre avait interrompu. Ayant obtenu mon diplôme en juin dernier je suis venu au Collège Cévenol pour y passer six semaines.

Au moment où j'écris, mes expériences de l'été sont suffisamment éloignées pour que je les évalue. Des milliers d'impressions que j'avais au moment de quitter le camp de travail, les points saillants se sont détachés avec netteté. Ces impressions se classent en trois groupes qui concernent le camp, le collège et les campeurs.

Le collège était naturellement la raison d'être fondamentale du camp de travail de cet été. C'est-à-dire, la construction de bâtiments était un des buts principaux, bien qu'il ne fût pas le seul. Pour ceux d'entre nous

qui étaient familiarisés avec des écoles comme Putney, Loomis et Mt. Hermon, qui représentent des expériences dans le domaine de l'éducation aux Etats-Unis, c'était d'autant plus intéressant de pouvoir prendre part aux premiers développements d'une école à l'étranger qui représente aussi quelque chose de vraiment nouveau dans l'éducation française.

L'école cependant est bien plus qu'une tentative nouvelle pour l'éducation au sens étroit. Elle essaie quelque chose de bien plus fondamental en rassemblant des élèves de toutes sortes de nation et de milieu à un âge où leurs attitudes sont encore flexibles. Par l'exemple des hommes qui ont eu l'intention originale de rendre des jeunes conscients de leur position dans une communauté internationale, l'esprit du collège pénètre dans l'âme de ceux qui par la position qu'ils occuperont chez eux pourront agir comme chefs pour la paix. Il est important de noter que cette œuvre a été entreprise par des pasteurs de l'église protestante française. Ceux qui aux Etats-Unis cherchent des moyens par lesquels l'église peut avoir une action positive feraient bien de regarder à ces hommes pour voir ce qu'on peut faire quand la volonté y est, même si les moyens semblent absents. En un temps où l'Europe est saisie de paralysie d'origine économique et spirituelle ce collège se dresse comme un point de ralliement pour ceux qui ne veulent pas consentir au désespoir. Quand les haines entre nations et entre factions sont stimulées par la misère économique et que le sort de la France semble dépendre de mains étrangères, c'est un signe de foi que l'existence de ce collège, force constructive qui combat la conception matérialiste des mobiles humains par une conception fondée sur des principes moraux.

Le camp de travail, notre principal point de contact avec le collège, m'apparaît surtout comme un lieu de rencontre pour des gens de milieux et de points de vue très différents. Ceux qui ont participé aux discussions, organisées ou non, n'ont pu que gagner à ces échanges. De vieilles idées, des attitudes établies étaient mises en question et nous découvrons à notre grande surprise que nous ne savions pas grand-chose sur notre propre pays. Quitter l'atmosphère bien nourrie des Etats-Unis, parler avec des Européens, entendre les questions sur la politique extérieure américaine, sur nos problèmes intérieurs, posées par ceux qui ne sont jamais venus dans notre pays, voilà une expérience par laquelle un beaucoup plus grand nombre d'étudiants devrait passer.

En miniature le camp de travail était un exemple des problèmes que toute entreprise

coopérative doit résoudre. Ceux qui voient seulement le produit achevé ne sauront jamais tout ce que sa réalisation a coûté. Organisation du travail, insuffisance de matériel, alimentation en eau en temps de sécheresse, ravitaillement, problèmes de cuisine, difficultés de langues, différences de points de vue sur le moyen d'atteindre un but commun, tout cela combiné rendait la tâche monumentale. Ceux qui espèrent des résultats rapides et garantis pour leurs plans de reconstruction de l'Europe auraient tiré profit de notre expérience.

En regardant en arrière à présent, je ne rappelle la camaraderie, je sens à nouveau la satisfaction de travailler pour quelque chose qui nous semblait en valoir la peine d'une façon désintéressée, et je revis pendant

un moment une expérience unique. Je ne sais pas ce que d'autres ont éprouvé en quittant le Chambon, pour moi c'était très différent de mes impressions d'arrivée. C'était le même train et, tandis que la pluie tombait à torrents et nous éclaboussait par une fenêtre sans vitre, seul sur ma banquette, j'essayais de méditer sur ce que tout cela avait signifié. Je n'arrive pas encore à mettre cela sur le papier mais j'étais convaincu alors, comme je le suis toujours, qu'il y a quelque chose dans l'esprit du collègue que celui qui part emporte avec lui, tandis qu'en échange il laisse un peu de lui-même. A ceux qui après nous travailleront, étudieront ou enseigneront je ne puis rien souhaiter de mieux que de connaître eux aussi cet esprit.

James COOK.

Worship

At first glance it might seem that « worship » at the work camp at Le Chambon was identified solely with the « culte » each evening, but if you really think about it, these services sprang out of the camp rather than serving as the source of religious feeling at the camp. The deeper and more meaningful part of the worship at the work camp was the part you didn't see or experience immediately. Only gradually did we realize that the college and camp were themselves the tangible results of the dream André Trocmé has brought to life, the result of Edouard Theis's educational ideals, the result of Joe Howell's unselfish service to those same dreams and ideals.

Through the vesper services, however, we heard some expression of the faith of the founders of the College, in the scriptures and from the personal experiences of those present at the camp. In the fields at dusk by Luquet, with the distant view of Mezenc and Lizieux, the nearby tinkle of grazing cows and goats mingling with the shouts of little boys to their dogs, the singing of the kitchen crew accompanying the rattle of dishes, the services were of necessity and choice down to earth, touching on problems and aspects of life most connected with the college, with the camp, or with us as campers. Mr. Lacheman's vivid interpretation of the resurrection as it concerned those of us who came to

Europe, expecting to find a dead past buried beneath the rubble of bombed buildings, who found instead a living promise for the future, a promise only time can help to explain; Philippe Vernier's personal example of the dignity, and honor and responsibility of labor; Alain Bielchovsky's simple and clearly stated faith in God's Love, above and beyond His Justice; Joe's humble and complete devotion to the camp and College; the Catholic priest's plea for inter-faith sympathy and cooperation, for helping others in theirs so that all of us may eventually reach our common goal; the quiet Quaker gatherings; the lovely musical services — all these heightened and centralized the feelings of the campers.

The spirit of the campers is beautifully expressed in this brief prayer which one of them shared with us all one evening:

« Our Heavenly Father, we are here to help the world and Thee... Help us to be humble in our efforts, and to be thoughtful in our ways, as we do our small part toward the orchestration of the world to closer harmony. For, by world peace we want a heightening and deepening tone from each individual member, yielding a more perfect whole... We need Thy aid, O Lord... Amen ».

Dorothy SWAN.

O GOD OF COMPASSION, Who loveth all and forgetteth none, hear us as we pray ;

FOR THOSE WHO HAVE WORKED HERE, AND WORSHIPPED, AND HAVE SEEN A LARGER VISION IN THIS SMALL PLACE, that they may go out with faith in themselves, and in others because of their faith in Thee, to do large tasks if Thou callest them, or small ones if it be Thy will. We Pray Thee, Father.

Vie Spirituelle

A première vue on pourrait croire que la vie spirituelle du camp de travail du Chambon était toute entière contenue dans le culte de chaque soir, mais à bien réfléchir ces services émanaient de la vie du camp plutôt qu'ils ne servaient de source au sentiment religieux dans le camp. La partie la plus profonde, la plus chargée de sens, de la vie spirituelle au camp était celle qu'on ne voyait pas, qu'on n'éprouvait pas immédiatement. Ce n'est que graduellement que nous nous rendions compte que le collège et le camp étaient le résultat tangible du rêve auquel André Trocmé avait donné vie, le résultat de l'idéal d'éducation d'Edouard Theis, le résultat du dévouement de Joe Howell à ce rêve et à cet idéal.

Au culte du soir cependant nous avons entendu exprimer la foi des fondateurs du collège, dans la lecture de la Bible et dans les expériences personnelles de ceux qui étaient présents au camp. Dans les prés au crépuscule près de Luquet, devant le Mézenc et le Lizieux qui se dressaient à l'horizon, tandis que les clochettes des vaches et des chèvres en train de paître mêlaient leur son aux cris que les petits bergers lançaient à leurs chiens, et que les chants de l'équipe de cuisine accompagnaient le bruit de la vaisselle, les cultes étaient par nécessité et par choix très terre à terre, touchant des problèmes et des aspects de la vie qui concernaient le collège, le camp et nous-mêmes dans notre vie de campeurs. La frappante interprétation de la résurrection qu'a donnée Mr. Lacheman, comparée à l'expérience que faisaient ceux d'entre nous, qui étions venus en Europe pensant

y trouver un passé mort, enseveli sous les ruines des bombardements, et qui au lieu de cela découvrons une promesse vivante pour l'avenir; l'exemple personnel de Philippe Vernier, touchant la dignité, l'honneur et la responsabilité du travail manuel; la foi en l'amour de Dieu dominant et dépassant sa justice affirmée clairement et simplement par Alain Bielschovsky; l'humble et total dévouement au camp et au collège dont Joe nous a donné l'exemple; l'appel à la compréhension et à la coopération entre les églises pour que les unes aident les autres à grandir dans la foi qui leur est propre, si bien que nous puissions tous un jour atteindre notre but commun, comme le prêtre catholique nous y invitait; les réunions quaker silencieuses; les beaux services en musique, tout cela a élevé les sentiments des campeurs et leur a donné un sens. L'esprit des campeurs est bien exprimé dans cette belle et courte prière à laquelle un soir l'un d'entre eux nous a demandé de nous joindre tous: « Notre Père céleste, nous sommes ici pour aider le monde et toi, aide-nous à être humbles dans nos efforts, délicats dans notre façon d'agir envers les autres, lorsque chacun d'entre nous fait sa part, si petite soit elle, pour réaliser dans le monde une plus complète harmonie, car quand nous voulons la paix du monde nous voulons que chaque personnalité puisse s'exprimer d'une façon plus élevée ou plus profonde et contribuer ainsi à la perfection de l'ensemble... Nous avons besoin de ton aide, Seigneur. Amen. »

Dorothy SWAN.

O DIEU DE COMPASSION, qui nous aimes tous et n'oublies personne, entends notre prière ;

POUR CEUX QUI ONT TRAVAILLE CI, ET ADORE, ET QUI ONT REÇU UNE VISION PLUS LARGE SUR CETTE PETITE COLLINE, qu'ils partent pleins de confiance en eux-mêmes et dans les autres, à cause de leur foi en toi, pour accomplir de grands travaux, si tu les y appelles, ou de petites tâches quotidiennes, si telle est ta volonté, nous te prions, ô Père.

Liste des Campeurs au Chambon - Été 1947

Amérique 102

Dorothy Ainsworth.
Daniel Akaka.
Philip Anderson.
Phoebe Anderson.
Nancy Baxter.
Donald Berry.
Mary Berry.
Graham Berwind.
Carolyn Boyd.
Sylvia Breed.
Bernice Buehler.
Abby Burgess.
Alida Butler.
Richard Cameron.
Carol Cannon.
Elizabeth Clarke.
Fitzhugh Collins.
John Compton.
James Cook.
Phillips Cutright.
Everett Dakan.
Evelyn Dakan.
Hermine Deutsch.
Angeline Dukas.
Kemper Dwenger.
Jean Elmer.
Nell Farmer.
William Farmer.
Ruth Fenton.
Mary Forbes.
Carolyn French.
Elizabeth Fujioka.
Robert Gilkey.
Raymond Green.
Frances Grimes.
Edward Hawley.
Robert Hess.
Bertha Hinton.
Carmelita Hinton.
Elizabeth Homet.
Sylvia Hopkins.
Betty Horton.
Joseph Howell.
Richard Hunter.
Jane Johnson.
Phyllis Johnson.
Dolorès Johnson.
Thomas Johnson.
Jean Kemble.
Robert Keppel.
Wendell Kershner.
Robert King.
Kathrine Kline.
Ernest Lacheman.
Ernest Lacheman Jr.

Eunice Lacheman.
Roy Lausman.
Carol Lefèvre.
Perry Lefèvre.
Mary Elisabeth Lent.
Betty Long.
Stephan Machlup.
Roger Manners.
Ann Macmillan.
Mary Mc Lane.
David Mc Giffert.
Michael Mc Giffert.
Frederick Mc Veigh.
Bruce Menefee.
Genevieve Mittelstaedt.
Esther Morris.
John Morrow.
Kenyon Moyer.
Wayne Myers.
Natalie Nowell.
Gaylord Noyce.
Nancy O'Hara.
Doris Paar.
Raynold Pitsker.
Francis T. P. Plimpton.
Oliver Powell.
Janet Power.
Elizabeth Rausch.
Robert Reuman.
Eric Rothschild.
Ernest Rueter.
Carl Sangree.
Florence Sangree.
Patricia Sevringhaus.
Ruth Shinn.
Ralph Simmons.
Michael Sloane.
Robert Smith.
Priscilla Stevenson.
Ann Strieby.
Dorothy Swan.
Arthur Thies.
Nancy Turner.
Anne Wallace.
Mary-Ann Wilson.
Isabel Witte.
Edith Wolfe.

France 102

Michel Albaric.
Christiane Bérard.
Freddy Bertrand.
Mireille Blanc.
Maurice Bollon.
François Boniol.
Michel Boniol.
Annie Boulanger.

Guy Boulanger.
Monique Brodeur.
Olivier Cambessédès.
Philippe Cérutti.
Daniel Clavairoly.
Jean-Pierre Cook.
Michel Cook.
Marc Darcissac.
Odile Despois.
Raymond Despois.
Alain Diedericks.
Jean-Michel Diemer.
Pierre Dreyer.
Bernard Duchenet.
Jacques Ducros.
Marc Engel.
Michel Euzenat.
Bernard de Ferron.
Alain Finiel.
Alain Fletcher.
Pierre Fouilhé.
Guy Fourcoual.
René Fourrets.
Francis Garin.
Francis Gasser.
Henri Giriat.
Françoise Grandgeorge.
Gisèle Greveldinger.
Jean Greveldinger.
Alain Grill.
Robert Guiramand.
Claire Hammel.
Jean-Pierre Hammel.
Geneviève Hammel.
Daniel Hollard.
Jacqueline Hollard.
Roger Hollard.
Bernard Hippolyte.
Walter Jakubowsky.
Claude Jezouin.
Jacques Kirchner.
Monique Kocher.
Didier de la Rivière.
Gérard Laval.
Vérène Leenhardt.
Georges Legouis.
Claude Leininger.
Marcel Lequemer.
Pierre Letondal.
Jean Lieb.
Jacqueline Lippens.
Michel Mabile.
Huguette Maquet.
Frank Manchon.
Jean-Pierre Mayer.
Christiane Marty.
Alain Meynard.

Gérard Monnier.
Hugues Monod.
Bernard Musnier.
Edmond Nardin.
Henri Nardin.
Henry Pasteur.
Gérard Pic.
Liliane Plate.
Michel Ponsonnet.
Nicole Prades.
Raymonde de Raissac.
Roger de Raissac.
Jacques de Richemond.
Marc Riebél.
René Rivière.
Bernard Sadoun.
Micheline Sadoun.
Michel Serret.
Catherine de Seynes.
Liliane Sorg.
Cécile Theis.
Françoise Theis.
Jeanne Theis.
Louise Theis.
Marguerite Theis.
Micheline Tison.
Michel Trellis.
Dora Valayer.
Anne-Marie Vatinel.
Arlette Vatinel.
Jean Vienney.
Micheline Vienney.
Claude Vieux.
Christiane Vigouroux.
Eric Westphal.

Angleterre 21

Richard Adrian.
Annette Catchpool.
Robin Collins.
Fred Ghaleb.
Haydn Harris.

Molly Imlach.
Doreen Jones.
Isabel Kinnish.
Jean Kew.
Alan King.
Stuart Lomax.
Ken Millins.
Barbara Moreton.
Adam Nott.
Mike Raggett.
Eric Robinson.
Geoffrey Soar.
Christopher Stephens.
Alan Wallace.
Mary Wallace.
Peter Watts.

Italie 17

Anne Maria de Agazio.
Guido Avanzati.
Tito Balestra.
Giovanni Bussi.
Angelo Cagnoni.
Modestino Cirelli.
Pasquale Carbo.
Benito Curzio.
Mariassunta Fratelli.
Domenico Gallerano.
Roberto Javecchi.
Emilia de Luca.
Domenico Luchese.
Oddone Ortolani.
Aldo Rescigno.
Anna Rossi.
Ascenza Rossi.

Belgique 15

André Baillon.
Marcel Berdal.
Pierre Blanc.
Charles Bury.

Freddy Choquet.
Hubert Doublet.
Adelson Dubulsson.
Jules François.
Jean Lhost.
Georges Quinet.
Vitez Renaut.
Gilbert Richet.
Edouard Roland.
Robert Urbain.
Philippe Vernier.

Hollande 3

Rudolph Bitter.
Jan Van Gondeover.
Nelly van Ryssel.

Apatrides 3

Alain Bielschovsky.
Armand Dreyfus.
Jean Voelkner.

Allemagne 2 (P.G.)

Willi Borner.
Peter Broich.

Autriche 2

Rudolph Friedl.
Kurt Grossmann.

Madagascar 2

Aristide Rakotoarivelo.
Emile Randrianaridera.

Canada 1

Lindsay Weld.

Espagne 1

Manuel Plazas.

L'INCOMPRIS -

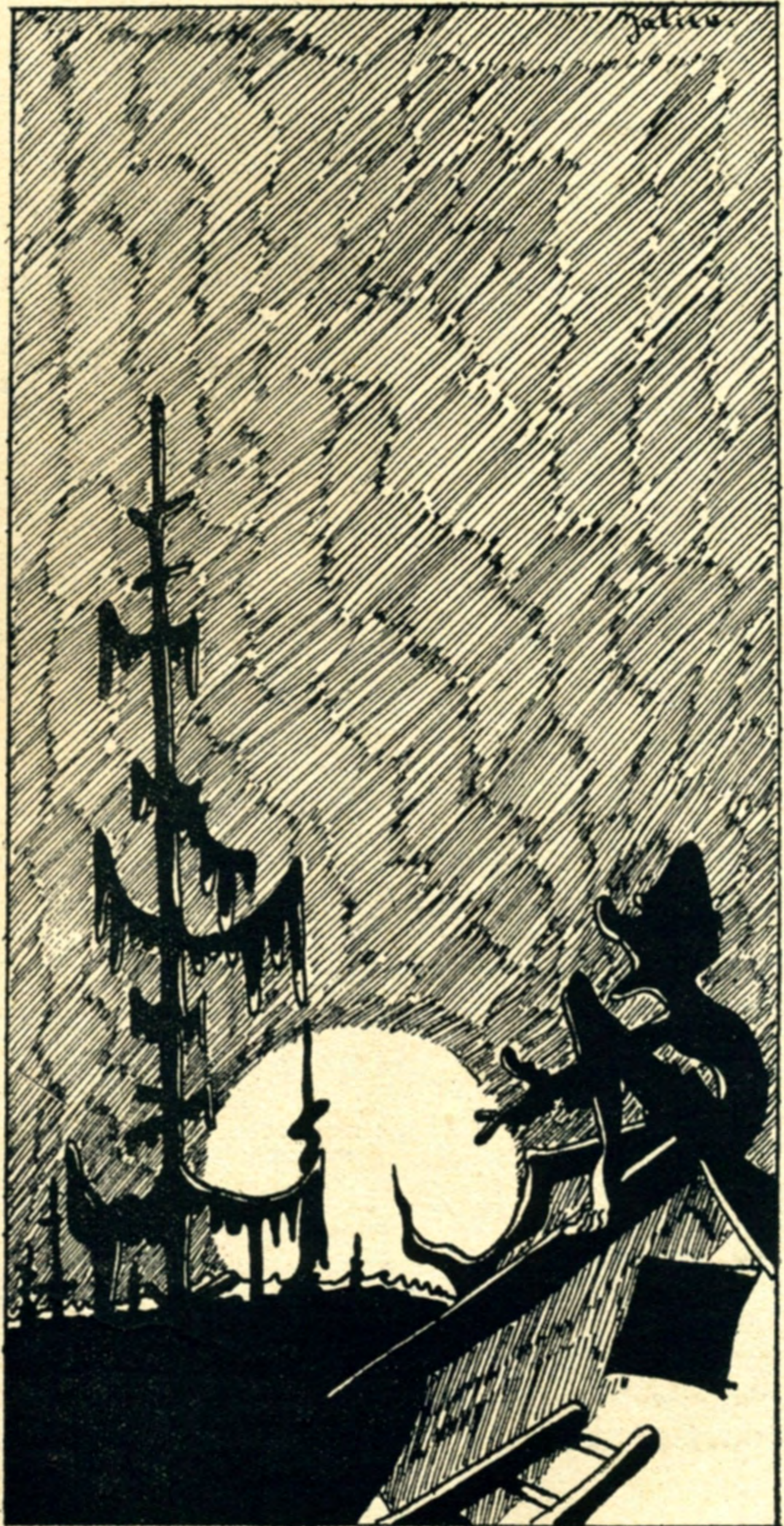
On vient d'apprendre
un incendie d'importance
dans les environs de Dijon !

— et encore
ils m'ont traité de
"grand lâche"



Jallieu

Ils jouent ..
pour la Paix



Mais l'Univers
s'en fout

PRIX



IMPRIMERIE
Ernest VALLA
26 rue de la Bourse
SAINTETIENNE